



"En me relisant, je me demandais qui avait bien pu écrire ça."

Dans son premier roman, Georgina Tacou raconte la quête de liberté et d'absolu d'une adolescente dans une Irlande du Nord déchirée par la guerre.

# Georgina Tacou, vertige de la mort

TEXTE : IVAN ESSINDI

Avec son premier livre, "Le mort n'en saura rien", sorte de long poème en prose qui impressionne et bouleverse, Georgina Tacou s'affirme déjà comme un auteur qui compte. Rencontre.

C'est avec un peu de retard (le livre est paru en janvier dernier) mais pris d'une envie sincère d'absoudre cette impardonnable faute d'inattention que nous nous sommes plongés dans la littérature baroque et noire de "Le mort n'en saura rien", premier roman de l'écrivain Georgina Tacou. Et on en est ressorti plus fort, mais le cœur complètement chamboulé, quant au bien-fondé de nos récentes observations : le monde – et les hommes – d'aujourd'hui est malade... De ses faiblesses, de ses incertitudes et de ses lâchetés passées. Mais de toute cette souffrance rentrée peut à tout moment jaillir l'insolente beauté de l'espoir.

« C'est dans les dures périodes – comme celle que nous vivons actuellement – que l'humanité a toujours fait résonner ce qu'il y a de plus grande en elle. Comme une prière née des entrailles de l'âme qui s'élançait vers la lumière du ciel », nous dit Georgina, avec ses mots qui transpercent. C'est cette vérité, chaotique, douloureuse même, que "Le mort n'en saura rien" appelle à célébrer à travers la destinée orageuse d'un personnage incandescent et plein de vocarme.

Le décor : la majesté d'une Irlande du Nord en guerre, la mer et les falaises silencieuses, et le souffle exalté et furieux d'une narratrice à la recherche de

sa liberté. Autour d'elle se tissent la vie disloquée d'une mère ogresse atteinte d'une maladie incurable, les souvenirs voilés d'un père absent et les incompréhensions d'une fratrie au bord de l'implosion. À quinze ans, elle découvre l'existence de Gianni, l'âme-frère. Un choc salutaire. Adulte et échappée de cette enfance spectrale, la mademoiselle a désormais les traits d'une jeune femme fiévreuse. La délivrance viendra de l'Amour. La délivrance, mais aussi l'insupportable vertige des illusions...

**Pour ce premier roman, Georgina Tacou a choisi ses mots avec une précision d'esthète, construisant un long poème baroque en prose dont la pulsation heurtée et le lyrisme lumineux accrochent et tiennent en joue.** « Je n'ai jamais pensé que j'écrivais un livre. Des flashs me sont venus, comme dans une transe. J'ai eu la sensation d'écrire cela sous l'impulsion d'une écriture automatique, je l'ai vécu comme un rapt, un véritable dédoublement. En me relisant, je me demandais d'où cela pouvait bien venir, et qui avait pu écrire ça. C'est ce qui donne ce côté "boule de cristal" que certains m'ont reproché... »

## Renaissance littéraire

Pour les reproches, ne comptez pas sur nous ! Du moins pas encore. Trop difficile de se départir avec classe et objectivité de ce torrent d'émotions brutes et sanglantes que l'on devine très personnelles. « Comme dans tout roman, la part autobiographique et la part de fiction sont une fusion de colorants où le jaune et le bleu donnent du vert. Écrire ce livre a été une mise à vif et une transfiguration. Pour écrire librement, il faut savoir se débarrasser de sa propre peau, un processus douloureux mais libérateur. L'existence du livre m'a délestée de douleurs qui m'intoxiquaient. »

Fille du cofondateur des "Cahiers de l'Hème", Georgina Tacou a traversé l'enfance et l'adolescence comme une somnambule. Seuls véritables moments d'éveil : la littérature. « J'ai grandi dans une famille très littéraire. Avant même de savoir lire, j'ai été entourée de livres, des piles qui montaient jusqu'au plafond. Dès que j'ai su lire, je me suis mise à dévorer tout ce que ma mère avait soigneusement choisi pour moi, surtout de la poésie et de la littérature anglo-saxonne du XIX<sup>e</sup> siècle pour enfants, qui prête au rêve et au malaise. Les contes de fées, surtout ceux d'Andersen, m'ont énormément marquée. » Aujourd'hui adulte, elle nous fait vivre de flamboyante manière cette renaissance que la littérature lui a toujours promise. Avec son livre étrangement beau et solaire, elle ressuscite à sa façon les écrits pleins d'interrogations et de promesses brutales de Jean Giono, d'Hermann Melville ou de James Joyce.

« C'est un même lyrisme sombre qui, effectivement, traverse ces livres. Mais mon roman parle surtout de couleurs et de lumière. Je le vois plus comme une toile impressionniste, qui évoque davantage qu'elle ne décrit. » Entre colère explosée et amour dissous, permanence de la douleur et apologie de la jouissance fugace, "Le mort n'en saura rien" est un impérieux et fascinant exercice de mise à nu de l'âme, où chaque expérience se vit les tripes à l'air et le cœur vidé. Dans un fracas de sentiments calcinés et d'espoir illuminé, Georgina Tacou nous réconcilie avec notre vision du monde. « Mon livre est en phase avec les mouvements et les questionnements qui agitent notre société : il est poussé par un souffle qu'il ne contrôle pas, fonctionne par bourrasques. Mais il fait corps avec le destin sans s'y soumettre aveuglément. » On remerciera donc chaleureusement le destin d'avoir croisé la route d'un auteur appelé à devenir majeur.

à lire...  
**"Le mort n'en saura rien" de Georgina Tacou (éd. Melville/Léo Scheer). 15 €.**

